

ULUS ET YURT, MILLET ET VATAN : TERRITOIRES NOMADES ET MIGRATIONS DE MOTS

**(ELEMENTS POUR UNE DISCUSSION DE LA CONCEPTION
TURQUE DU TERRITOIRE)**

Stéphane de TAPIA
CNRS, MIGRINTER

L'ethnonyme *Türk* renvoie à un pays, la Turquie, Etat-nation récent (1920/1923), lui-même issu d'Empires multiconfessionnels et pluri-ethniques : Empire Ottoman de 1291 à 1919, Sultanat seldjoukide de Rum de 1071 à 1303, lui-même issu d'autres entités, Seldjoukides du Khorassan et plus loin encore, Khanats des Türks Célestes en Mongolie actuelle. Mais, nous rappellent les historiens (Jean-Paul Roux 1984) et les voyageurs comme Marco Polo, ont existé bien d'autres pays des Türks, *Dawlat at Turkiya*, *Dawlat al Atrak*, comme la Syrie et l'Egypte mameloukes, ou encore Grande et Petite Turchie (*Türkistan*, *Türkili*, Anatolie ou future Turquie, Turcomanie), et nous rappelle l'actualité, émergent de nouvelles républiques que l'on hésite à qualifier de turques, préférant les nommer türkes, turciques, turcophones, musulmanes de l'(ex-) U.R.S.S., centre-asiatiques... à savoir Azerbaïdjan, Türkmenistan, Kirgizistan, Kazakhstan, Ouzbékistan, Tatarstan, Gagaouzie, Bashkortostan, Tchouvachie, Sakha-Yakoutie...

Avant la *perestroïka* gorbatchévienne, tout était simple, seule existait la Turquie où vivaient les Turcs (bien que la question kurde se posât avec acuité depuis des décennies), et de vastes territoires musulmans d'Asie Centrale en voie de soviétisation ou de sinisation. Les immigrés turcs faisaient partie du paysage européen, avec plus ou moins de bonheur, mais nul ou presque ne se serait posé la question de l'émergence d'une aire culturelle turcophone, ou comme le disent les Turcs, d'un Monde Turc, *Türk Dünyası*. Aujourd'hui, l'ubiquité des Turcs, sur un vaste champ migratoire allant des USA à l'Australie, englobant Balkans, Europe Occidentale, Moyen-Orient, Russie, sur des territoires étendus de la Baltique à la Chine de l'Ouest (Xinjiang, Gansu, Qinghay) et à la Sibérie, commence à poser problème, sous des statuts et status, il est vrai, d'une très grande diversité... Colonies immigrées, minorités ethno-nationales en positions défensives ou offensives selon les cas (Syrie, Irak, Chypre, pour ne citer que quelques exemples), minorités opprimées ou majorités répressives, assimilationnistes

ou interventionnistes (Turquie, Ouzbekistan, Azerbaïdjan), ces populations interpellent plus d'un observateur.

Espace turc, espaces turcophones

Plus qu'un espace turc, se définit sous nos yeux un espace turcophone, étendu, comme aimait le rappeler le Président Süleyman Demirel, "de l'Adriatique à la Grande Muraille de Chine". Ceci de fait appellerait de nombreux commentaires critiques et de nombreux correctifs, mais l'image a l'intérêt de frapper l'imagination des Turcs comme de leurs voisins. Nous prendrons à notre compte deux définitions de l'aire turcophone qui semblent le mieux synthétiser cet espace géographique et culturel fondé sur un critère linguistique. Altan Gökalp (1989) écrit :

"Globalement, il s'agit d'une grande famille linguistique à l'intérieur de laquelle l'intercompréhension est relativement réalisée, en dépit des quelques 10 000 kilomètres qui séparent les deux extrêmes de l'espace linguistique continu turc, malgré les différences d'alphabet (latin, cyrillique, arabe) et surtout, en dépit de l'absence de contacts historiques prolongés entre toutes ces cultures très diversifiées mais locutrices d'une même langue. En d'autres termes, on ne peut pas parler d'une ethnie turque dans un espace aussi vaste, entre le 28° parallèle au sud et le 74° au nord; du 22° méridien au 161° de longitude est. En revanche, la langue intervient comme le constituant d'une ethnicité (définie comme une identification / connivence diffuse, durable) certaine. A cela, il convient d'ajouter le fait que 95 % de cet ensemble est de religion, sinon de tradition musulmane, ce qui fonde un paradigme commun, à défaut d'une culture commune".

Pour Louis Bazin (1986),

" ... parler de "race turque" n'a aucun sens. En revanche, il y avait, jadis, comme à présent, entre les peuples qualifiés génériquement de "turcs", une puissante cohésion linguistique, la turcophonie, qui ressort à l'évidence de la comparaison de leurs langues. Elles s'accompagnent, à des degrés divers, d'une communauté de traditions socioculturelles (largement partagée avec les peuples mongols), ...".

Suit une définition en six points du paradigme socioculturel turc, que reprend en termes proches Jean-Paul Roux, dans son "*Histoire des Turcs*" et qu'expose également Jean Cuisenier (1975) sous la dénomination de *prototype türkmenè d'organisation sociale*.

Espace turcophone, territoires de mobilités

Une autre constante turque mise en avant par Louis Bazin (1986 et 1994, entre autres références), Marcel Bazin (1993) et tous les spécialistes de l'aire turcophone est celle d'incessantes mobilités géographiques, constituées de migrations collectives sous toutes les formes possibles, allant du nomadisme pastoral aux migrations de travail, en passant par les déportations collectives. Dans cette optique, exode rural comme migration internationale ne seraient que les avatars les plus récents de cette mobilité atavique et culturelle !

Les histoires turque, iranienne, mongole, mandchoue, chinoise, russe, balkanique, caucasienne... sont de fait emplies d'épisodes souvent dramatiques de migrations, déportations, échanges de populations sur des critères collectifs (appartenances religieuses, linguistiques, ethniques...). Fondateurs de l'un des Etats les plus puissants que le monde ait compté, les Turcs d'Anatolie ont submergé Byzance sous les pressions chinoises et mongoles.

Langues turques, langues altaïques, langues ouralo-altaïques

Les langues turques, subdivisées par les linguistes en quatre grands groupes et quelques types archaïques éloignés (comme le Tchouvache ou le Xalaç), appartiennent à un ensemble altaïque plus vaste incluant parlars turcs, mongols et toungouzes. Proches par leurs structures, ces langues ne sont peut-être pas issues d'une même langue commune. La discussion entre linguistes reste ouverte (Louis Bazin 1994), mais comme l'expriment bien linguistes et historiens, de Louis Bazin à Françoise Aubin (1989), une longue cohabitation sur les mêmes espaces naturels, *tundra* et *tayga* sibériennes, steppes, déserts et montagnes d'Asie Centrale et de Haute Asie, voire plus largement d'Eurasie, a créé des liens, pacifiques ou non, des échanges multiples, allant de la linguistique à la génétique, alliant syncrétisme religieux aux constructions politiques, entre Turcs, Mongols, Mandchous, Magyars, Finnois, et plus largement Chinois et Iraniens ou Slaves. Il n'est pas rare que les éphémères confédérations tribales, sur ces territoires de nomadisme pastoral et forestier, comprenant des éléments appartenant aux grandes familles turques, mongoles, mandchoues, d'une part fédèrent des éléments très divers (les historiens parlent de Turcs mongolisés, de Mongols turquisés, de Toungouzes yakoutisés, de Finnois tatarisés – les Tatars étant déjà un mixage turco-mongol complexe ! – de Paléosibériens turquisés...), d'autre part emploient les mêmes notions culturelles avec un lexique proche : ainsi le terme mongol désignant la tribu, *aymağ/k*, *ayman* en mandchou, province en mongol moderne, se retrouve dans le turc *oymak* (tribu, clan, lignage). Louis Hambis (1988), René Grousset (1965) parlent "d'agrégats ou de complexes ethniques", Vincent Fourniau (1994) de

"formations ethno-territoriales" pour qualifier ces ethnies turco-altaïques sans cesse en mouvement et en constante redéfinition.

La parenté par alliance des langues altaïques étant admise, à défaut d'une parenté génétique faisant l'objet de recherches, nous laisserons de côté tout ce qui appartient au vocabulaire descriptif, à la toponymie géographique immédiate comme les notions de terre (au sens matériel), fleuve, rivière, lac, montagne, ce qui en soi serait intéressant, mais ne concerne pas l'approche territoriale, le lien entre le groupe social et l'espace pratiqué par le groupe. Forêt, montagne, cours d'eau... peuvent avoir une fonction symbolique et religieuse forte (Jean-Paul Roux 1984b), mais ceci ne nous préoccupe pas directement. Pour être plus clair, si la montagne (*dağ*) ne nous retient pas comme terme descriptif, elle nous intéresse en tant que *yayla*, estivage, alpage, séjour d'été, relié à *kıŞla* par une route de nomadisme ou de migration (*göç yolu*) et à ce titre constitutive d'une territorialité spécifique.

Notre intérêt ira plutôt au lexique de la construction "politico-territoriale" et sociale, essayant de privilégier la dimension sociale de l'appréhension et de la gestion de l'espace par les Turcs, essayant de montrer la prégnance d'une vision nomade, essentiellement mobile de l'espace vécu par les Turcophones, quand bien même ils sont sédentaires depuis des siècles. Il ne s'agit pas nécessairement d'opposer nomades à sédentaires, dans le sens classique des termes, mais plutôt mobile/migrant à immobile/non migrant. Ceci dans une logique proche de celle d'Alain Tarrus opposant "nomadisme à diaspora", où les *nomades* se définissent comme "fidèles à un lieu unique d'origine, non spécialisés professionnellement et intergénérationnellement, peu intéressés à l'intégration dans une société d'accueil", où les *diasporiques* se définissent comme ceux qui "fusionnent lieu d'origine et étapes des parcours, restant fidèles aux liens créés dans leurs antécédents migratoires, se plaçant en posture d'intégration dans la société d'accueil." (1995, p. 31 et 34)

Territoires et territorialité chez les Turcs

L'une des difficultés majeures de l'approche de la territorialité réside dans la sédimentation sur plusieurs siècles de notions d'origines très diverses. Sur le vieux fond lexical turco-mongol, déjà ouvert sur les mondes chinois et iranien ancien, comme le montre l'étude des titulatures, se greffent des apports indiens chez les Uygurs, puis le considérable apport musulman arabo-persan; suivront plus tard des emprunts byzantins, puis occidentaux (parfois par l'intermédiaire russe). Au XX^e siècle, la volonté d'un retour aux sources, et celle de créer une langue officielle et littéraire plus proche de celle de la population restée en grande majorité rurale, amènent la fondation d'une Académie de la Langue Turque (*Türk Dil Kurumu*) qui établit une lexicographie d'une grande richesse à partir de sources écrites (*Tarama Sözlüğü*) et des parlars locaux anatoliens (*Derleme Sözlüğü*), et fait un

immense travail comparatif entre les langues turques, avec édition de dictionnaires et revues spécialisées. On dispose aujourd'hui d'une vaste bibliographie, permettant de connaître l'état de la langue, ses évolutions passées, les références voisines... Les domaines qui nous intéressent ici sont :

- l'organisation politique du territoire, l'espace administré par la collectivité,
- l'habitat contemporain,
- la ruralité et l'occupation agraire, nomade (relictuelle) et sédentaire,

Administration et territoire

Au niveau supérieur de l'organisation politique, l'Etat est désigné par un mot arabe, *Devlet*, et ceci sans concurrence. Un essai de création de terme *öztürkçe* (néologisme), *kamu*, en usage en Mongolie également, n'a eu qu'un succès limité. *Kamutay* (Chambre des Députés) a laissé place à *Milletmeclisi*, Conseil de la Nation, terme ottoman (arabe). Pourtant la greffe a pris pour des expressions aujourd'hui courantes comme *kamuoyu* (opinion publique), *kamu sektörü* (secteur public), *kamulaştırma* (nationalisation) ! Autrement plus importantes sont les fortunes des mots *Ulus* et *Yurt*, destinés à remplacer *Millet* et *Vatan*, et appartenant au vieux fond lexical altaïque. *Ulus* (mongol : *U'uls*, *Olos*) désigne la Nation (ottoman *Millet*, *Milliyet*). Tombé en désuétude, *ulus* avait perduré jusqu'au XVII^e siècle avec le sens de confédération nomade tribale (Boz Ulus, régions de Mardin et Erzurum). Le kazakh et le kyrgyz modernes ont gardé des formes proches (*ult*, *ulus*, *ulıs*) tandis que les dialectes de l'Altay gardent le sens de tribu ou confédération de tribus, même de diverses origines ethniques. L'*Ulus* türkmène anatolien, mais aussi l'*oba* (lignage, campement d'un clan, d'un lignage) restent en usage dans les parlers anatoliens alors que tous les groupements intermédiaires prennent chez les Ottomans des dénominations arabes. En réalité, *ulus* n'a cessé de varier entre une acception socio-politique et une compréhension territoriale : *ulus* est le territoire de *el* (peuple, tribu, ethnie, unité politique organisée) ou vice versa. Le partage de l'empire gengiskhanide donne naissance à quatre "*Ulus-Yurt*", apanages, fiefs, comprenant populations et territoires nomades (mais aussi les populations sédentaires sous contrôle mongol). La deuxième variation est lexicale : *ulus* s'emploie conjointement avec *ordu/orda/o*, armée en marche en turc ou camp du khan tataro-mongol, par extension capitale d'un Etat nomade, puis l'Etat lui-même : *Altan Ordo*, *Altun Ordu*, la Horde d'Or, *Tzagan Ordo*, *Ak Ordu*, la Horde Blanche... Selon les sources et les époques, on parle de l'*Ulus* de Djaghatay ou de l'*Ordu* de Batu, avec le même sens d'Etat féodal sur base nomade, avec points d'ancrage sédentaires : le camp du prince devenant *saray*, palais et par extension capitale (Saraybatu, Sarayberke dans

1. Les confédérations tribales kazakhes, traduites par Grande, Moyenne et Petite Horde, se nommaient en réalité *Cüz*, littéralement centaines, en turc *yüz*.

la Horde d'Or, Bahçesaray, capitale de la Crimée des Giray, Saraybosna plus connue sous le nom de Sarayevo).

L'évolution de *Millet* est intéressante, car si le mot traduit Nation en ottoman récent, il s'agit d'un concept fondamental de la société ottomane où chaque communauté religieuse, musulmane, juive et chrétienne, représentée par le Sultan-Caliphe, le Grand Rabbin et le Patriarche de Constantinople, relativement autonome, jouit de droits reconnus et bénéficie de statuts juridiques particuliers. Localement, les sources emploient souvent le terme de *cemaat* (communauté) pour désigner les différents groupes présents. Kurdes, Turcs, Arabes et autres musulmans appartiennent au même *millet* indifférencié. Ce n'est qu'avec le progrès chez les minoritaires chrétiens de l'idée nationale, de la revendication nationaliste grecque, slave, arménienne... et pour finir les guerres d'indépendance, que le système s'écroule, non sans conséquences dramatiques : enclavés, les Arméniens en seront les plus grandes victimes, les violents combats entre Kurdes et pouvoir central turc actuel en sont la dernière manifestation en date. *Millet* devenu *Ulus* est aujourd'hui nettement ethnicisé, on parle parfois de synthèse turco-islamique (*Türk Islam Sentezi*) chez les nationalistes au sens d'une nation turque et sunnite, ce qui en réalité n'exclut pas les éléments allogènes turquisés et islamisés pour peu qu'ils ne fassent pas état d'une quelconque volonté de personnalité ethno-culturelle (Lazes, Bosniaques, Caucasiens, Kurdes...).

Yurt (mongol *nutuk*) a un sens territorial plus marqué et signifie emplacement, terrain, territoire, mais avec, une fois de plus, de grandes variations, allant de l'emplacement couvert par la tente familiale, espace du sol recouvert par la tente (Türkmènes du Taurus), à l'emplacement du camp lignager (Türkmènes du Taurus selon J-P. Roux 1970, Türkmènes d'Iran), étape, camp d'altitude (J-P Roux), à bâtiment à usage collectif spécialisé, comme *ögrençi yurdu* (foyer d'étudiants – cité universitaire), ou patrie, lieu de naissance, pays d'origine (*Türk Yurd'u*). Le *Yurt* d'un immigré peut selon le contexte être la Turquie, le lieu de naissance ou l'origine de sa famille, aussi bien Berlin que Yozgat, ou sa résidence dans un foyer allemand de travailleurs, avec un rapprochement intéressant entre *yurt* et *Heim/Heimat*. Le turc contemporain (TDK 1988) ne donne pas moins de douze sens à *yurt* que l'on retrouve dans toutes les langues turques². A noter que *yurt* n'a jamais signifié tente, mais plus "espace couvert par..." avec une connotation sociale et collective : le bashkire *yort* – immeuble renvoie au turc – lieu d'habitat collectif.

Alors qu'*ulus* - nation destiné à remplacer *millet* est une reprise d'un vieux terme turco-mongol -, *yurt* - patrie, destiné à supplanter *vatan* (lui-même d'usage récent et emprunté à l'arabe) -, apparaît directement issu du

2. Le dictionnaire ne mentionne d'ailleurs pas les définitions relatives à l'usage nomade, toujours en fonction chez les Yörüks du Taurus (TDK 1988).

lexique anatolien. La relation créée entre *Ulus* et *Yurt* a pour but de fonder en Turquie républicaine une définition de l'Etat-nation comprise par tous. On veut fixer une population homogène sur un territoire délimité tout en créant une langue épurée, nationale (*öztürkçe*) par opposition à la langue de cour et administrative (*osmanlıca*) très arabisée et iranisée. Le problème est bien que la population, malgré l'élimination des Arméniens chrétiens, n'est pas homogène et qu'elle garde des références culturelles liées à de nombreuses formes de mobilité. Révolution linguistique qui sous prétexte de modernité et d'occidentalisation, renvoie à la Haute Asie originelle ! L'expérience est moins artificielle qu'il n'y paraît si l'on considère qu'à côté de néologismes parfois osés et pas toujours réussis, on reprend des notions et concepts disparus à Istanbul, mais restés bien vivants en Anatolie. *Yurt* en est un bon exemple³.

Le pays, *ülke*, dénomination neutre (mongol *ölke*), ou *yurt* (courrier intérieur : *yurtiçi*-courrier international : *yurtdışı*) est aujourd'hui subdivisé en départements (*il*), arrondissements (*ilçe*, diminutif d'*il*), cantons (*bucak*). Selon leurs tailles, les agglomérations sont classées en villes (*Şehir, kent* d'origines persanes), bourgades (*kasaba*, arabe) et villages (*köy*, persan), dotées ou non de municipalités (*belediye*, on reconnaît l'arabe *bilad, bled* au Maghreb), en tous cas de quartiers (*mahalle* d'origine arabe, qui peut aussi s'appliquer au terroir occupé par des fractions tribales). Sont en concurrence plus ou moins nette des terminologies turques, arabes et persanes, souvent synonymes et témoignant plus d'un usage social et idéologique que de différences de nature (*il / vilâye; ilçe / kaza; bucak / nahiye* par exemple). Les néologismes *ilbay* et *ilçebay*, préfet et sous-préfet n'ont jamais réussi à détrôner *vali* et *kaymakam*. Par contre, les lexiques de l'habitat et de la ruralité gardent nombre de références directement issues du vocabulaire nomade.

İl / El ont donné deux séries associant population et territoire, au départ unité politique organisée sous la souveraineté d'un khan indépendant (on retrouvera plus tard *ulus* et *ordu* évoqués plus haut). *İl* en turc moderne désigne le département en Turquie et la province dans la géographie ou l'historiographie (*Türkili* : le TÜRKESTAN, *estân/ostân* en persan signifiant

3. Outre *Kamutay*, on peut citer *SayıŞtay*, Cour des Comptes, *DanıŞtay*, Conseil d'Etat, *Yargıtay*, Cour de Cassation, *Kurultay*, Assemblée, Congrès, formés sur des racines turco-mongoles avec un suffixe féminin mongol *-tay*. *Yasa*, loi, *Anayasa*, Constitution, se réfèrent au *Yasak* gengiskhanide, Code de lois du Moyen Age. En turc courant, *yasak* signifie interdit. Tous ces termes, sauf *yasak*, sont des néologismes, mais *Kurultay*, assemblée féodale mongole gengiskhanide, fonctionnait encore chez les Kazakhs de Chine dans les années 1930-1940. Aujourd'hui, le *Kurultay* le plus impressionnant de Turquie se tient au mois d'août à Tekir Yaylası, sur les pentes du volcan Erciyes (Kayseri) et rassemble les militants ultranationalistes du Parti d'Action Nationale d'Alpaslan Türkeş; y sont invitées des délégations de toute l'aire turcophone, y compris Gagaouzes orthodoxes et Yakoutes sibériens.

division territoriale; *Türk İlleri* : les pays turcophones)⁴, alors qu'*el* n'est resté que dans la toponymie (Kocaeli, İçel, Taşeli) et d'assez fréquentes expressions idiomatiques : *yad el* (l'étranger, pays étranger), *el kapıları* (les portes de l'étranger, l'émigration), *el gün* (les gens), mais aussi *elçi*, envoyé du khan et du peuple, donc en turc actuel l'ambassadeur (*büyük elçi* : le grand envoyé) et l'entremetteur dans un mariage arrangé traditionnel ou encore *elti*, l'épouse du frère ou de l'oncle.

Nomadisme et habitat

Même après plusieurs siècles de sédentarité, les Turcs vivent sous la tente : tel est le sens premier du mot "maison", *ev*, aussi bien en turc qu'en azeri, kazakh, uygur, ouzbek... *Ev* (*öy/üy*) désigne au départ la tente monofamiliale, le foyer nucléaire créé par le mariage. D'ailleurs se marier se traduit littéralement par se pourvoir d'une tente (*ev-lenmek*), "êtes vous marié ?", se traduit par "avez vous une tente (ou une maison) ?" (*Ev-li misiniz ?*)⁵. Acception proche de l'expression "fonder un foyer". Ce sens premier n'est aujourd'hui guère gardé que par quelques Türkmènes anatoliens vivant sous la tente ronde (*topak ev*), la plupart utilisant la tente noire ou *çadır*, emprunté au persan. Selon la période et le lieu, ont été utilisés *ev*, *oba*, *otağ*, *gereke* (racine *ger-*, tension comme en mongol ou la yourte se dit *ger*), *çerge*, *alaçık*, *çadır*. Toutefois, l'emploi du vocable *ev* pour désigner une maison en dur est attesté dès le XI^e siècle (*Divan-ü Lûgat-i Türk*). Pourtant la référence nomade reste systématique aussi bien pour la désignation de bâtiment construit en dur que pour les parties de la maison. Par exemple, le turco-mongol (emprunt au persan) *saray*, tente d'apparat du souverain, par extension campement (en concurrence avec *ordu/orda*), a pris le sens de palais (voir l'excellente illustration qu'est TopkapÇ, dernier témoin des *saray* seldjoukides et ottomans comme le *saray* d'Édirne détruit en 1878); le *saray* n'est au départ pas un bâtiment unique, mais un ensemble de constructions disséminées dans un vaste parc. La Cité Interdite de Pékin, les palais moghols de l'Inde sont d'autres exemples de la même conception architecturale.

Les termes *oda*, *oba*, *yurt*, ont donné respectivement "pièce", "village" (de familles apparentées à l'origine), "foyer" (collectif, le foyer familial ou ménage au sens "INSEE" se dit *hane*, emprunt au persan, mais on

4. Actuellement, les commentateurs turcs ont beaucoup de mal à décider de l'emploi de *Türk Cumhuriyetleri*, *Türki Cumhuriyetler*, (Républiques Turques, Républiques Turciques) dans la désignation des nouveaux états turcophones d'Asie Centrale. A noter que le statut du Tadjikistan iranophone n'est pas très clair : il est parfois qualifié de turc parce que musulman, à l'instar des Tchétchènes, Abkhazes, Tcherkesses, Daghestanais,... qui ne sont pas turcophones (*Çeçen Türkleri*, voit-on souvent dans la presse !).

5. Le mongol emploie la même image, *ger-bülex*, cité par A. Gökalp (1980), sur indication de Roberte Hamayon, mongolisante et professeur à l'INALCO.

emploie aussi *ocakloçak*, dans une acception plus historique, *ocak* des janissaires, ou plus abstraite, *Aydınlar Ocağı* : le "Club" des Intellectuels, école politique récente). Nombre de termes vernaculaires concernant l'habitat, les travaux ménagers, rappellent les origines nomades.

Oda, ancien *otağ* ottoman, *otav* en kazakh (tente d'un jeune ménage) a pris le sens de pièce⁶. Plus intéressant est en réalité l'usage traditionnel de la pièce dans la maison. En effet, au-delà du mobilier (tapis, coffres, absence de table, de lits, banquettes basses, rangements encastrés dans les murs) qui traduit les influences encore fortes du mode de vie coutumier jusque chez nombre de familles urbaines ou émigrées, c'est bien le pluri-usage et l'indifférenciation de la pièce qui montre la rémanence de la tente. Tous les architectes turcs sont en accord sur ce sujet, malgré tous les acquis antérieurs (et reconnus !) à la turquisation de l'Anatolie. La pièce est tout à la fois lieu de réception, lieu de travail ménager, salle à manger, chambre à coucher. Literie, chauffage, table – souvent plateau rond posé sur un trépied – mobilier pour s'asseoir, tout est amovible.

La précarité de l'habitat nomade se retrouve dans la terminologie globale de l'habitat. Le générique *konut* (logement), le bâtiment officiel (*konak*), le manoir du possédant (*konak*), le lieu d'étape (*konak*, *konalga*), l'hôte (*konuk*)... montrent le point commun entre l'homme et l'oiseau migrateur, on se pose quelque part ! La traduction littérale de *gecekondu*, habitat périphérique des grandes villes, pas nécessairement précaire, est "il s'est posé de nuit". Sur la racine *ko-y / ko-n*, ont été créés des néologismes (*konut*), mais *konak* ou *konalga* appartiennent au vieux fond urbain et rural anatolien. On remarquera les variations sémantiques d'un même terme : *konak* peut ainsi désigner un bâtiment administratif, à l'instar d'*hükümet konağı* (le *konak* du gouvernement = la préfecture), la villa d'un riche propriétaire terrien, l'hôtel particulier d'un riche bourgeois, un lieu d'étape ou de villégiature construit (*konaklama tesisleri*, installation d'hébergement d'une société, *kamyoncular konağı* : relais routier du camionneur), un lieu d'étape sur la route des nomades ou des transhumants ! Variations fréquentes dans toutes les langues turques autant que nous puissions en juger (KTLS 1992).

6. Voir la note de Vladimirtsov (1948, p. 171) sur *otoq*, étroitement lié au territoire, région de nomadisme au XV^e siècle. D'origine sogdienne (donc iranienne !), *ôtâk* est commun au turc, mongol et tOUNGOUZE : turc anatolien et criméen, chambre, habitation, maison, soldats, habitants d'une même chambre, *oda*, uygur, maison, chambre, *otafi*, djaghataï, *otaq*, hutte, tente, shor, sagay et koybal, *odafi*, hutte, camp, teleut et altaïen, *odù*, hutte, camp, yakoute, *otù*, hutte, camp, étape, tOUNGOUZE, *otok*, train, manade, ... Divers parlars mongols gardent *otoq* pour l'étape ou la hutte (buryat), groupe d'*ayl* apparentés, - "du même os" -, stationnant et nomadisant sur un même territoire (oyrat), territoires occupés par les camps nomades d'un même clan, à l'exclusion des étrangers (kalmouk).

Nomadisme et vie paysanne

Il ne s'agit pas de reprendre ici dans leur extension les travaux de nombreux turcologues, anthropologues et géographes turcs et européens. Il suffira de citer l'œuvre d'universitaires comme Xavier de Planhol, Jean-Paul Roux, Altan Gökalp ou Jean Cuisenier pour comprendre la richesse d'informations disponibles. C'est là l'un des domaines privilégiés des géographes turcs (Ahmet Necdet Sözer, Ahmet Necdet Tunçdilek, Cemal Arif Alagöz, Cezmi Sevgi...) et de géographes allemands connus comme Wolf-Dieter Hütteroth.

Parmi les nombreuses désignations de l'habitat rural, permanent ou temporaire (hameaux ou constructions isolées), *yayla*, et son contraire *kıŞla*, ou l'intermédiaire *güzlek* d'une part, *oba*, d'autre part, méritent des mentions particulières. Comme l'écrit Altan Gökalp (1980) :

"le "territoire" est constitué par un ensemble de pâturages (*yaylak*), de quartiers d'hiver (*kıŞlak*) et des routes de migration qui les relient traditionnellement. Toutefois, la "territorialité" sous-jacente dans le concept ne signifie à aucun moment un "espace géographique délimité".

Yayla, *KıŞla*, *Güzle* indiquent clairement l'occupation saisonnière du terrain (*Yaz* été, *kıŞ* hiver, *güz* mi-saison, printemps ou automne). L'extension du binôme *yayla/kıŞla* est telle que le mot s'est imposé dans tout le monde turco-iranien, y compris dans la géographie urbaine lorsque les habitants quittent la ville en plaine pour une agglomération estivale; géographes turcs (Alagöz), allemands (Hütteroth), français (de Planhol) ont établi des typologies de *yayla*. Certaines sont devenues villes, en trouvant une autonomie. *Yayla* est l'une des notions majeures du mode de vie turc, encore vivante de nos jours, alors que *kıŞla* en turc moderne, dans un pays de plus en plus urbanisé, ne sera guère plus utilisé que dans le sens de caserne ! En Asie Centrale et dans le Caucase, *kıŞlak* (*kyshlak*) a pris celui de village

L'*oba*, hameau de montagne temporaire, fait clairement référence au lignage türkène ou *yörük*. Il est plus souvent agglomération de chalets que camp de tentes (encore visibles dans le Taurus). Le mot a deux traductions : habitat de montagne chez les villageois, campement temporaire chez les nomades pastoraux; dans un cas comme dans l'autre, le terrain est occupé par des groupes familiaux étendus. En turc, *oba*, *obaq*, *omaq*, *omağ* renvoie encore une fois au mongol *obaq*, *obokh*, lignage pour les Turcs, clan pour les Mongols.

Le télescopage de l'arabe *'aïla* (famille, ménage, devoir de nourrir, loger, vêtir) et de l'altaïque *ayil* (campement nomade de petite taille, une à

quelques familles) est à l'origine de trois termes : *aile*, la famille; *aul/avıl* : le camp, puis le village en Asie Centrale et au Caucase, *ağıl* : la bergerie, habitat temporaire de montagne en Anatolie. Ce cas n'est pas unique, favorisé par la graphie arabe (sans transcription des voyelles) et l'impact culturel de la langue du Coran face à des langues turques où les voyelles jouent un rôle fondamental.

Conclusion

Les quelques exemples développés ici (il y en aurait bien d'autres et il ne peut être question de concurrencer les linguistes sur leur terrain) illustrent une piste de recherche pluridisciplinaire. Linguistique, ethnopsychiatrie, histoire, géographie historique, ethnologie... peuvent s'allier à la géographie des migrations internationales et à la géographie culturelle pour comprendre ce qui sous-tend l'appréhension et l'utilisation de l'espace par des populations allochtones. Il nous semble que la territorialité turque, véhiculée par une langue restée proche de ses racines asiatiques, malgré la très longue parenthèse ottomane et la très forte et très riche influence arabo-persane, est bien essentiellement nomade, c'est-à-dire liée à un groupe mobile, socialement cohérent, mais peu attaché à un territoire fixe. La communauté prime sur le terroir, *ulus* et *yurt* voyagent ensemble. Comme l'écrit Jacques Légrand (1992), le territoire est d'abord social,

"... en kalmouk, comme dans les autres langues mongoles, la dénomination du territoire, *nutug*, *nutk*, est de l'ordre de la relation et est distincte d'une désignation de l'étendue, *devisger*, *devskr*, qui ne prend guère le sens de territoire que de façon figurée". "Une migration, - dit le même auteur -, est à la fois un fait de progressions rapides, largement compatibles avec la durée de vie adulte de ses acteurs, même sur des distances considérables, et une période prolongée qui n'implique pas nécessairement l'abandon unilatéral de tout lien avec le point de départ, qui peut s'accomplir par la constitution d'une zone incluant aussi bien les foyers de peuplement que les voies de circulation et d'échange qui continuent à être durablement empruntées en tous sens".

Cette analyse d'un champ migratoire kalmouk sur plusieurs siècles nous apparaît très proche de celle d'Alain Tarris (1995) sur le nomadisme des migrants maghrébins ou des vues de Migrinier sur la circulation migratoire (de Tapia 1994).

Toutefois, le cas turc pose de nombreux problèmes d'interprétation. Le turc a été considérablement remanié; il faut faire la part entre néologismes créés sur le fond lexical altaïque, et concepts qui ont perduré malgré l'éclipse de l'*osmanlica*, faire la part entre les emprunts d'origines aussi variées que le chinois ou le persan, et ce depuis la plus haute Antiquité.

Entre langues turques et mongoles, à l'intérieur de l'aire turcophone, les mots migrent, les concepts évoluent. Malgré la réforme linguistique et l'épuration des emprunts arabo-persans, nombre de ces derniers restent bien vivants..

On remarquera pour terminer que la notion même de nomadisme est difficilement traduisible ! Le lexique de la mobilité est riche, mais le mot nomade (*konar göçer*, littéralement il se pose et migre) est l'exemple du parfait néologisme créé pour les géographes. Le sens commun emploiera selon le contexte *yaylacı, yürük, bedevi, Türkmén, aŞiret, tahtacı, çingene, göçebe, göçer, göçmen, göçergi, göçkün, göçerevli, göçeril...* La racine *göç-* attestée dans toutes les langues turques (*göç/köç, küç/küs*) signifie mouvement/mobilité. Elle s'applique au migrant, réfugié, travailleur saisonnier, nomade, transhumant... et aux oiseaux comme aux glissements de terrain. D'autres dénominations sont clairement ethniques ou socioprofessionnelles.

Dans cet essai de formalisation de la territorialité "turco-altaïque" apparaît une constante : celle de la variation systématique du sens d'un mot autour d'une notion centrale et ce, sur des siècles et des milliers de kilomètres. Ainsi *Yurt/Nutuk* implique une relation à l'espace "occupé par...". *El/İl* et *Ulus* impliquent un groupement politiquement organisé, *Göç-* le mouvement d'un point à un autre... L'individu n'est jamais considéré comme tel, mais comme membre d'un tout, à la fois producteur, gardien (et donc combattant potentiel), représentant du collectif. La relation entre groupe et territoire est si forte que les notions se mêlent sans cesse, mais il s'agit bien d'un territoire social, inféodé au groupe; si le groupe se déplace, le territoire en fait autant. La Turquie se situerait où vivent les Turcs et non le contraire. Plus qu'un Etat-nation, se profilerait l'idée d'une Nation-Etat...

Bibliographie

- ALAGÖZ, Cemal Arif, 1993, Türkiye' de Yaylacılık Araştırmaları, Türkiye Coğrafyası Dergisi, N°2, p. 1 - 51 (version réactualisée par l'auteur d'un texte de 1938).
- AREL, Ayda, 1982, *Osmanlı Konut Geleneğinde Tarihsel Sorunlar*, Ege Üniversitesi, Izmir, 168 p.
- AUBIN, Françoise, 1989, en collaboration avec Vadim ELISSEEV, articles "Mongolie" et "République Populaire de Mongolie", *Encyclopedia Universalis*, vol 15, Paris.
- BAINBRIDGE, Margaret, (éd), 1995, *Dünyada Türkler*, Say, Istanbul, 338 p.
- BAZIN, Louis, 1986, "Les peuples turcophones en Eurasie : un cas majeur d'expansion linguistique", *Hérodote* (Géopolitique des Langues), n° 46, p. 75 - 109 .
- BAZIN, Louis, 1994, *Les Turcs, des mots, des hommes*, Arguments - Akademi Kiado, Paris - Budapest, 428 p. (recueil de textes marquant les axes de recherche du meilleur spécialiste français de la question).
- BAZIN, Louis, 1994, "Les peuples turcs", in Stéphane Yerasimos, (dir.) *Les Turcs, Orient et Occident, Islam et Laïcité*, Autrement, H.S. n° 76, p. 55 - 67.
- BAZIN, Marcel, 1988, "Le nomadisme Yörük aujourd'hui : les Sarkeçili du Taurus central", *Production Pastorale et Société* n° 20, p. 11 - 29.

- BAZIN, Marcel, 1993, "Disparités et flux migratoires dans l'aire turque", *CEMOTI* n°15, p. 227 - 242
- CUISENIER, Jean, 1975, *Economie et parenté, leurs affinités de structure dans le domaine turc et le domaine arabe*, Mouton, Paris - La Haye, 569 p.
- ÇAĞATAY, Saadet, 1974, İ. Ulus ve Yönetenler, in *Türk Lehçeleri üzerine Denemeler*, AÜDTCF, Ankara, p. 305 - 327.
- FOURNIAU, Vincent, 1994, *Histoire de l'Asie Centrale*, PUF, Paris, 128 p.
- FRANCFORT, H. P. , Ed., 1990, *Nomades et sédentaires en Asie centrale, apports de l'archéologie et de l'ethnologie*, CNRS, Paris, 240 p.
- GÖKALP, Altan, 1980, *Têtes rouges et bouches noires, une confrérie tribale de l'ouest anatolien*, Société d'Ethnographie, Paris, 255 p.
- GÖKALP, Altan, 1989, "Le prix du changement linguistique, l'invention du turc, langue nationale", *Migrants - Formation* n° 76, p. 167 - 177.
- GROUSSET, René, 1965, *L'empire des steppes, Attila, Gengis Khan, Tamerlan*, Payot, Paris, 656 p.
- HAMBIS, Louis, 1968, *La Haute-Asie*, PUF, Paris, 128 p.
- KÜÇÜKERMEN, Önder, 1988, *Turkish House in Search of Spatial Identity*, Türkiye Turing ve Otomobil Kurumu, Istanbul, 208 p. (texte bilingue turc et anglais).
- LEGRAND, Jacques, 1992, "Les Mongols en Asie centrale", *Autrement* n° 64, p. 60 - 72.
- LEWIS, Bernard, 1988, *Islam et laïcité, la naissance de la Turquie moderne*, Fayard, Paris, 520 p.
- OSMAN, Rifat Dr., 1957, (réédité par Süheyl Ünver en 1989), *Edirne Sarayı*, Atatürk Kültür, Dil ve Tarih Yüksek Kurumu, Türk Tarih Kurumu Yayınları, Série 7, n° 30 a, Imprimerie TTK, Ankara, 162 p. + planches photographiques.
- PLANHOL (de), Xavier, 1958, *De la plaine pamphylienne aux lacs pisidiens. Nomadisme et vie paysanne*, Maisonneuve, Paris, 491 p. + annexes.
- PLANHOL (de), Xavier, 1969, "Principes d'une géographie urbaine de l'Asie mineure", *Revue Géographique de l'Est*, n° 3/4, p. 249 - 267.
- ROUX, Jean-Paul, 1970, *Les traditions nomades de la Turquie méridionale*, Maisonneuve, Paris, 408 p. + annexes.
- ROUX, Jean-Paul, 1984, *La religion des Turcs et des Mongols*, Payot, Paris, 323 p.
- ROUX, Jean-Paul, 1991, *Histoire des Turcs*, Fayard, Paris, 389 p.
- TAPIA (de), Stéphane, 1992, "Le champ migratoire turc : évolutions et mutations", 1974 - 1992, *Peuples Méditerranéens* n° 60 (Turquie, l'Ere Post-kemaliste ?), p. 135 - 152.
- TAPIA (de), Stéphane, 1994, "L'émigration turque, circulation migratoire et diasporas", *L'Espace Géographique*, vol 23 n°1, p. 19 - 28.
- TAPIA (de), Stéphane, 1995, "Le champ migratoire turc et l'Europe", in A. Jund, P. Dumont et S. de Tapia, *Enjeux de l'immigration turque en Europe. Les Turcs en France et en Allemagne*, CIEMI - l'Harmattan, Paris, p. 15 - 38.
- TAPIA (de), Stéphane, 1995, Moyenne montagne et Yaylas d'Anatolie : les mutations en cours d'un espace pastoral traditionnel, in Léon PRESSOUYRE, (éd.) *Vivre en Moyenne Montagne*, CTHS, Paris, p. 451 - 463.
- TARRIUS, Alain, 1995, Naissance d'une colonie : un comptoir commercial à Marseille, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 11 n° 1, p. 21 - 52.
- VLADIMIRTSOV, B., 1948, *Le régime social des Mongols (le féodalisme nomade)*, Adrien Maisonneuve, Paris, 291 p.
- WIXMAN, Ronald, 1984, *The Peoples of the USSR, an Ethnographic Handbook*, New York, 246 p.

Dictionnaires utilisés

TDK, 1988, *Türkçe Sözlük*, Türk Dil Kurumu, Ankara, 2 volumes, 1679 p.

KTLS, 1992, *Karşılaştırmalı Türk Lehçeleri Sözlüğü*, TC Kültür Bakanlığı, Ankara, 2 volumes, 1183 + 502 p.

Sous la direction de
Joël BONNEMAISON, Luc CAMBREZY
Laurence QUINTY-BOURGEOIS

LA NATION ET LE TERRITOIRE

Le territoire, lien ou frontière ?

TOME 2



GÉOGRAPHIE



CULTURES

L'Harmattan

SOMMAIRE

Sommaire	5
Liste des auteurs	7
Introduction : Luc Cambrézy.....	9
Première partie : Conflits et rivalités territoriales	17
1- Jean-François PEROUSE, Le Kurdistan : quel territoire pour quelle population ?	19
2- Elisabeth DORIER-APPRILL, Brazzaville : des quartiers pour territoire ?	37
3- Marc LAVERGNE, Sud-Soudan : guerre tribale, Jihad islamique ou genèse de la nation ?.....	51
4- Blandine DESTREMAU, Fragmentation territoriale et problème d'intégration : le cas palestinien	61
Deuxième partie : Les constructions culturelles du territoire national	73
5- Brigitte DUMORTIER, Le Gaeltacht : un espace culturel protégé (Irlande).....	75
6- Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH, L'Afrique du Sud, ou la patrie utopique	83
7- Philippe PELLETIER, Le territoire surinsulaire japonais : approche géopolitique	103
8- Anne-Marie FRÉROT, Territoires nomades en devenir. Questions à propos de l'urbanisation d'un espace nomade (Mauritanie).....	113
9- Stéphane de TAPIA, Ulus et Yurt, Millet et Vatan, territoires nomades et migrations de mots. Éléments pour une discussion de la conception turque du territoire	125
10- Anne GAUGUE, "La maison des ancêtres". L'exposition des territoires dans les musées privés d'Afrique tropicale	139
11- Esther KATZ et Jean-Claude NGUINGUIRI, Clans, ethnies et Etat : partage et conflit dans l'appropriation de l'espace au Kouilou (Congo)..	149
Troisième partie : Pouvoir et territoire	163
12- Emmanuel SAADIA, Systèmes électoraux et territorialité en Israël	165
13- Jean RADVANYI, Les nouveaux territoires des Russes	177
14- Alain GASCON, Partager une terre sainte. Erythrée unitaire, Ethiopie fédérale	185
15- Jean-Luc MAURER, Singularités et paradoxes territoriaux en Indonésie. De l'ambivalence des frontières dans un cadre de diversité insulaire	211

16- Gilbert DAVID, Du village à la construction de l'Etat : l'agrandissement de la territorialité dans le Pacifique.....	235
17- Christophe GRENIER, Le Parc National des Galápagos : un territoire disputé	253